Document generated on 04/24/2024 5:51 a.m.

Recherches sociographiques

Maurice LAMOTHE, *La chanson populaire ontaroise, 1970-1990*

François Paré

Volume 36, Number 3, 1995

Science et société

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057003ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057003ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paré, F. (1995). Review of [Maurice LAMOTHE, *La chanson populaire ontaroise, 1970-1990*]. *Recherches sociographiques*, *36*(3), 625–628. https://doi.org/10.7202/057003ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

blanche, occupe onze pages et repose sur deux pages d'extraits de scénarios. L'analyse du corpus anglophone, *Le monde carnavalesque de Tommy Tweed* et *La satire ironique de Len Peterson*, occupe onze pages et repose sur deux pages d'extraits de scénarios. Le corpus québécois est daté mais pas dénombré; le corpus anglais est approximativement chiffré. Nous n'en saurons pas davantage sur la manière dont l'auteur s'y est pris pour constituer ce corpus ni ce qui, d'une part, l'autorise à en faire l'analyse, ni, d'autre part, à en tirer des jugements sur les visions du monde —pour reprendre ses termes— du Canada anglais et du Québec. Comment l'auteur peut-il espérer que nous considérerons *quatre pages et demie* d'extraits comme dûment représentatives de *centaines* d'émissions?

Il faut se résigner pourtant à lire, sur cette base, les conclusions de l'auteur qui l'autorisent désormais à «fonder une sociologie critique et comparative de la différence culturelle entre les sociétés québécoise et canadienne-anglaise» (p. 7), rien de moins.

L'indigence méthodologique de toute cette entreprise est clairement illustrée par une confusion initiale de l'auteur: il utilise comme une prémisse ce qu'il présente comme une hypothèse, à savoir que Radio-Canada aurait paradoxalement produit un symbolisme binational, nonobstant son mandat officiel (p. 10). Son exposé théorique n'étant assorti d'aucune solution méthodologique, sa documentation étant établie sur de trop nombreuses sources secondes ou sur des données livrées sans sources (audiences, volumes publicitaires, recensions d'émissions, etc.), son corpus étant aléatoire et sans définition, indépendant de tout critère d'élaboration, son analyse portant sur une portion squelettique de ce soi-disant corpus, l'auteur se retrouve, en conclusion, avec comme seule ressource, la réaffirmation de sa prémisse: «le point le plus saillant de cette analyse est que Radio-Canada veut surtout reproduire un symbolisme binational» (p. 157).

Autrement dit, c'est son opinion et il la partage. Nous la lui laisserons donc, figée dans l'expectative. Les défaillances de l'entreprise sont tellement grandes qu'on se demande pourquoi elles n'ont pas été identifiées dès le travail doctoral et nous craignons d'être le Don Quichotte qui ose sursauter devant un tel ouvrage.

Catherine SAOUTER

Département de communications,
Université du Québec à Montréal.

Maurice LAMOTHE, *La chanson populaire ontaroise, 1970-1990*, Montréal / Ottawa, Triptyque / Le Nordir, 1994, 391 p.

De prime abord, la thèse de Maurice Lamothe sur le développement de la chanson populaire en Ontario français depuis 1970 environ peut sembler trop étroite pour être d'un quelconque intérêt au-delà des rives ontariennes de l'Outaouais. Qui, en effet, s'intéressera à cette chanson franco-ontarienne qui, en vingt ans et malgré une résurgence culturelle et institutionnelle tout à fait exceptionnelle dans tout l'Ontario français, n'a pu compter qu'une vingtaine de noms dont la plupart restent aujourd'hui totalement inconnus du grand public? Maurice Lamothe suit ainsi de près la carrière de Robert Paquette, de CANO-Musique (Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario) et de son inspirateur et «prophète», André Paiement; ce sont là des artistes de la scène et du disque dont la renommée passagère a

atteint brièvement les ondes radiophoniques québécoises au début des années 1980. Mais qu'en est-il d'Alain Grouette, de Rachel Paiement, de Janie Renée, de Butch Bouchard, de Marcel Aymar et de combien d'autres? Paul Demers, auquel Maurice Lamothe consacre un chapitre entier en fin d'étude, reste pour le public canadien-français au sens large un illustre inconnu. Il y a donc dans cet essai de plus de 380 pages une audace dans le sujet lui-même, dont on ne croirait pas, par sa minceur apparente, qu'il puisse soutenir et alimenter tout l'appareil sociologique très complexe et la précision des rapports critiques et historiques mis de l'avant par Lamothe.

Mais, curieusement, sans doute parce qu'elle est entêtée et systématique, l'enquête que nous propose Lamothe est passionnante. Pour les lecteurs qui œuvrent déjà dans le milieu minoritaire franco-ontarien et qui connaissent bien les auteurs-compositeurs et interprètes mentionnés, l'analyse sera particulièrement préoccupante et douloureuse. Pour les autres, le «cas» franco-ontarien permettra d'éclairer les fondements mêmes de la constitution embryonnaire des industries et des institutions culturelles, surtout en milieu minoritaire, et d'y trouver par recoupements des principes théoriques d'une valeur inestimable.

Pour Lamothe, l'objet «chanson» doit être soumis à un intense questionnement sociologique et sémiologique, puisque cet objet, loin d'être innocent, est à l'avant-poste de toute consommation de la culture orale dans le monde actuel. Lamothe s'étonne d'ailleurs, à juste titre, du vide épistémologique qui entoure la production et la diffusion de la chanson populaire. L'étude qu'il nous propose du corpus franco-ontarien récent pourrait donc servir de modèle à d'autres études du même type sur la chanson populaire québécoise et acadienne. Il n'y a aucune raison, en effet, pour laquelle Roch Voisine, Nathalie Simard et Paul Piché, par exemple, devraient échapper à un discours systématique d'analyse de la culture, puisqu'ils entrent, malgré une innocence que nous semblons vouloir préserver, dans le même champ de l'oralité et de l'iconicité que la télévision et le cinéma.

L'analyse sociologique de l'univers institutionnalisé de la chanson populaire en Ontario français démontre qu'il est impossible à un artiste francophone de l'extérieur du Québec de réussir à la fois au Québec et dans son milieu culturel d'origine. Cherchant, en effet, à obtenir une position économique plus avantageuse, ne serait-ce que pour survivre, le chanteur populaire franco-ontarien, par exemple, perd progressivement le capital symbolique dont il avait été investi par sa communauté d'origine. À partir de cette impossibilité de réconcilier le champ économique et le champ symbolique dans les lieux minoritaires de production culturelle, Lamothe fait voir, par de très nombreux textes tirés de la presse écrite et électronique, les déchirements qui ont littéralement épuisé dès sa naissance la chanson populaire en Ontario français.

Le cas le plus intéressant est certainement celui du groupe CANO. En effet, la Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario a d'abord été, au début des années 1970, un mouvement pluridisciplinaire sans précédent dans un Ontario français qui, en réaction au nationalisme québécois, s'était donné pour tâche de jeter les bases d'une culture franco-ontarienne autonome. Cette culture devait se fonder sur un certain nombre de traits sociologiques attribués au «peuple» franco-ontarien : la misère économique, l'aliénation linguistique, l'appartenance à la fois à la «norditude» et à l'imaginaire américain et enfin l'oralité. C'est ainsi que, par ce seul dernier trait, la chanson devait jouer pour CANO un rôle de premier plan chez un peuple qui ne savait ni *se* lire, ni vraiment exister dans l'écriture. Même si CANO-Musique (le groupe rock qui a émergé de ce mouvement) a fini par disparaître, après la mort du

parolier et dramaturge André Paiement et l'abandon du musicien le plus original du groupe, Marcel Aymar, tout l'appareil mis en place par la Coopérative dans son sens multidisciplinaire est désormais fortement ancré dans le discours culturel de l'Ontario français actuel. Maurice Lamothe démontre très clairement de quelle manière CANO-Musique, composé de Franco-Ontariens bilingues et d'Anglo-Ontariens unilingues, s'est de plus en plus distancé idéologiquement et institutionnellement du nationalisme identitaire franco-ontarien. Le livre de Lamothe nous fournit des preuves angoissantes à l'extrême de l'ambivalence fondamentale de l'ensemble des membres du groupe, y compris celle d'André Paiement lui-même. Or, comme celui-ci a acquis en Ontario français depuis son suicide en 1978 une véritable stature mythique, les propos que cite Maurice Lamothe auront un effet absolument décapant sur le mythe.

De la même manière, Lamothe compare systématiquement la carrière de Robert Paquette et celle de Robert Charlebois au Québec. La comparaison ne tient pas véritablement, quand on songe à l'immense impact de Charlebois sur la musique populaire francophone; mais elle a l'avantage de faire voir les enjeux démesurés auxquels faisaient face en 1970 les premiers interprètes franco-ontariens. Robert Paquette lui-même a d'abord dû renier ses origines sudburoises pour ensuite y revenir, ayant entre-temps échoué dans son désir de devenir une vedette québécoise à part entière.

Paul Demers aura été le seul chansonnier et interprète de l'Ontario français à coïncider totalement avec la quête identitaire de sa communauté. Mais, ce faisant, Demers se condamnait, comme le montre bien Lamothe, à la marginalité économique (il arrive à peine à endisquer ses chansons) et à la pure reconnaissance symbolique. D'un côté, il est clair que Maurice Lamothe admire la démarche de Demers, qui s'inscrit pleinement dans l'institution « ontaroise » de la culture; pourtant, de l'autre, il ne peut s'empêcher de remarquer qu'au-delà des tournées scolaires et des spectacles commandités cette carrière offre des possibilités plus que limitées.

Irréprochable sur le plan de la méthode, le livre de Maurice Lamothe souffre cependant d'un certain nombre de problèmes agaçants sur le plan de la forme. D'une part, l'étude est beaucoup trop répétitive; je ne sais plus combien de fois on nous redonne l'histoire de CANO ou une définition de La Nuit sur l'Étang! Des phrases entières sont reprises mot pour mot à quelques pages d'intervalle. Le livre pourrait donc être fortement élagué. D'autre part, le texte aurait dû faire l'objet d'une lecture beaucoup plus attentive de la part de l'auteur lui-même et des éditeurs, car il s'y trouve non seulement des erreurs de lieux et de dates (*Liaison* n'est pas publiée à Sudbury, le *Sunday Sun* n'est pas « s.l. », mais paraît à Toronto, l'article de Réjean Grenier dans *Le Voyageur* de Sudbury devait bien avoir une date (p. 341), *L'Évangéline* de Moncton est désignée « s.l.n.d », *Nouvelles illustrées* a un lieu de publication à la p. 176 et n'en a plus dans la bibliographie finale, etc.), des erreurs de noms (Jean Malavoy plutôt que Malavoix, Jeanine Messadié plutôt que Messadier, Fernan Carrière plutôt que Fernand), de repères bibliographiques (d'où vient l'article de Dave Carmichael cité à la page 340?), mais aussi des inélégances de style, des paragraphes confus, des pronoms personnels et des noms de personne sans référent apparent (p. 195, par exemple : qui est Boivin?). Enfin, l'ouvrage de Lamothe fournit une discographie et une bibliographie complète de Robert Paquette, CANO et Paul Demers. Il aurait été intéressant d'y ajouter la discographie complète des autres chansonniers et interprètes franco-ontariens étudiés dans l'ouvrage.

Cependant, mon agacement devant la facture un peu bâclée de l'ouvrage n'en a jamais atténué la portée théorique et idéologique inestimable en ce qui concerne les institutions culturelles des peuples minoritaires. Cette portée à elle seule mérite la traversée, même répétitive, de l'ouvrage.

François Paré

Department of French Studies,
University of Guelph.

Denis BLONDIN, *L'apprentissage du racisme dans les manuels scolaires*, Laval, Les Éditions Agence d'Arc, 1990, 401 p.

L'apprentissage du racisme dans les manuels scolaires explore les mécanismes de construction et de transmission du racisme idéel dans «notre culture» (p. 12), donc au Québec. Il s'agit bien du racisme d'«ici» et non d'«ailleurs». Sans ambages et sans entourloupettes, l'anthropologue Denis Blondin braque les feux de la rampe sur les manuels scolaires, lieux éminents d'élaboration, de légitimation et de transmission intergénérationnelle de l'ethnocentrisme et du racisme. En ce sens, il contribue utilement à faire sortir la pensée universitaire des sentiers battus et étroits de l'unanimisme, en s'attaquant à un sujet encore largement tabou.

La question fondamentale de la recherche est: «Comment une société qui condamne aussi unanimement le racisme, du moins dans la presque totalité des prises de position explicites, peut-elle en même temps transmettre certains fondements de cette idéologie de façon aussi homogène, à tel point qu'on pourra en observer les manifestations dans toutes les couches de la société et dans tous les types de milieux sociaux?» (p. 13).

Voici la proposition principale qui découle de l'examen critique de théories pertinentes: étant donné qu'«un certain racisme à visage anodin est transmis à et par toute la société, [...] on devrait en trouver de multiples traces dans les manuels scolaires» (p. 13), «Version condensée et simplifiée de Notre culture [...], résumant l'essentiel de ce qu'une société juge digne et nécessaire d'être transmis à la génération suivante» (p. 12). Blondin postule que le discours raciste, qui traverse le matériel didactique, est inconscient et inintentionnel.

Quatre-vingt-deux des quatre-vingt trois manuels scolaires analysés sont en usage dans les écoles primaires et secondaires du Québec. Ils ont été sélectionnés à partir d'une liste d'ouvrages autorisés par le ministère de l'Éducation, au cours de la période 1981-1987. Or, à notre connaissance, ces manuels sont toujours en vigueur comme instruments officiels de formation de la jeunesse québécoise. Cet échantillon nous paraît impressionnant; il regroupe plus d'une quinzaine de sujets enseignés: sciences de la nature, sciences humaines, biologie humaine, écologie, français, enseignement religieux, organisation géographique du monde contemporain, géographie du Québec et du Canada, histoire du Québec et du Canada, etc.

Le chapitre 1, «L'espèce humaine», est consacré à l'exposé compétent du cadre d'analyse, son principe d'organisation étant celui de la dialectique de l'exclusion et de l'inclusion des groupes dans l'humanité. Il est composé des catégories suivantes: exclusion effective par application des définitions ou des attributions, par omission ou négation, par attribution